

Joseph Autier

Autor(en): **Autier, Joseph**

Objekttyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **52 (1914)**

Heft 12

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstien & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 21 mars 1914 : † Joseph Autier. — Noutra villha lingua (J. J.). — De l'emploi des adjectifs (M.-E. T.). — Chez les tout petits (Clovis Hugues). — Ma femme (X.). — Glanures (Pierre d'Antan). — Recette.

† JOSEPH AUTIER

Le 11 mars s'est éteinte, dans sa vieille maison de Montet-Cudrefin, M^{lle} Louise Cornaz, qui, sous le pseudonyme de Joseph Autier, a écrit d'agréables nouvelles rappelant la manière d'Urbain Olivier, et des croquis de la nature vaudoise et frivole où elle avait mis tout son talent et tout son cœur. Au nombre de ses ouvrages les plus connus, citons *Les Hauts faits de la bande des Ormes*, *Accords brisés*, *Coccinelles*, *Stella Maris*. Joseph Autier contait avec simplicité et rondeur. Par ses livres et par la parole, elle s'est attachée à retenir dans nos campagnes les fils et les filles des paysans, leur montrant la beauté de l'œuvre du cultivateur.

Le fragment suivant de ses *Croquis vaudois* est vraiment charmant. C'est l'histoire d'une bonne vieille, Salomé Guignoux, qui a quitté son village pour Paris, où elle retrouvera sa fille et son gendre, mais qui se hâte de rentrer au bercail, Paris ne valant pas le Vully.

Salomé à Paris.

... Vers dix heures du soir, Jenny Leblanc crut entendre la porte de bois qui fermait son jardin, grincer sur ses gonds.

— Jeannot ! cria-t-elle à son mari, il y a quelqu'un en bas.

— Tais-toi *voir*, répondit Jeannot d'un ton placide, tu entends toujours des bruits qui n'existent pas.

— Et moi je te dis qu'on monte l'allée.

— Eh bien, regarde dehors et demande qui c'est.

Jenny fit comme il disait, elle ouvrit la fenêtre et cria :

— Qui est là ?

— Ce n'est que moi, répondit une voix cassée ; venez m'ouvrir la porte, Jenny, je n'en puis plus.

— Bonté ! s'écria Jenny, en levant les bras au ciel, c'est Salomé. Jeannot, prends la lampe et viens m'éclairer.

Ils descendirent l'escalier de bois incliné comme une échelle, qui conduisait à leur porte ; quand ils l'eurent ouverte et que la lumière de la lampe tomba sur le visage de la vieille femme, ils furent effrayés tous deux de la trouver si pâle et si amaigrie, qu'elle semblait ne plus être que l'ombre d'elle-même.

— Est-ce bien vous, Salomé, ou est-ce votre fantôme ? balbutia Jenny ; vous avez l'air d'être toute malade.

— Non, non, Jenny ; seulement bien fatiguée, dit la vieille femme en tendant vers elle ses mains flétries. Donnez-moi ma clef, que je puisse aller chez moi.

— Il faut d'abord vous reposer chez nous, Salomé ; donnez-moi le bras, Jeannot, pour l'aider à monter l'escalier.

Elle se cramponna, sans se faire prier, au bras du brave homme, et quand ils eurent atteint la cuisine, elle se laissa tomber sur un tabouret en poussant un soupir de soulagement.

— Que pourrait-on vous offrir ? disait Jenny encore tout ahurie, faut-il vous faire de la soupe ?

— Non, Jenny, non merci, je n'ai besoin de rien ; donnez-moi seulement une tasse de café.

En un tour de main, Jenny eut allumé son feu, et bientôt elle plaçait devant la petite vieille un énorme bol plein de café au lait fumant.

Quand Salomé l'eut vidé jusqu'au fond, sa pâleur avait diminué de moitié, ainsi que son air abattu.

— Pour du bon café, Jenny, dit-elle, en posant la tasse de côté, c'est du bon café. Dans tout leur beau Paris qu'ils vantent tant, on n'en trouverait pas de semblable.

— Vous ne dites pas cela !

— Si, si, c'est comme je vous le dis. Chez Lina ils n'en prennent point, mais quand elle a vu que ça me manquait si tellement, elle a voulu m'en faire. Ah ! bien oui, croyez-vous que le lait qu'elle avait acheté n'a jamais voulu monter ; au contraire, tout l'épais est allé au fond ! J'étais déjà terriblement dégoûtée de tout, mais quand j'ai vu ça, j'ai dit à Lina : Vois-tu, il faut que je m'en aille ; Simonnet et toi, vous êtes bons pour moi, mais votre Paris ne vaut pas mon village ; c'est là que je veux mourir.

— Et la Lina, qu'a-t-elle dit ?

— Elle a bien un peu essayé de me retenir, mais pas trop ; je crois bien que je commençais à l'ennuyer : je ne faisais que gémir tout le jour et la nuit aussi, car je ne pouvais pas dormir à cause du bruit des voitures qui roulent, roulent toujours.

— Par ainsi, fit Jeannot, il ne fait donc pas tant beau là-bas ; je m'en suis toujours douté.

— Beau, je ne dis pas non, reprit Salomé, qui retrouvait sa localité habituelle, c'est seulement selon les goûts. Simonnet est portier dans une très grande maison où demeure seulement du beau monde, ce qui lui procure beaucoup de profit. Mais ils vivent dans une chambre qui a seulement une fenêtre sur une cour, on ne voit rien de vert, rien que des murs ; et puis par terre il y a un tapis avec des fleurs rouges, si belles que je n'osais pas marcher dessus ; tout ça, voyez-vous, ne me plaisait pas et je leur disais souvent : Si au moins vous aviez un bout de jardin, mais je crois que dans ce pays on ne sais pas ce que c'est.

Alors ils se mettaient à rire, et le dimanche Simonnet a dit qu'il fallait que Lina garde la maison et qu'il voulait me montrer un beau jardin. Comme je n'étais pas sortie de toute la semaine, j'ai été bien contente d'aller avec lui. J'ai mis mon plus beau bonnet et Simonnet m'a offert son bras très poliment, parce que, il faut bien que je le dise, il sait vivre, beaucoup mieux que nos hommes de par ici, sans vouloir vous offenser, Jeannot.

— Il n'y a pas d'offense, dit tranquillement Jeannot, racontez toujours, Salomé ; ce que vous

me dites là est bien plus intéressant que ce qu'on lit sur les gazettes : au moins on sent que c'est la vérité.

— Oh ! pour ce qui est de la vérité, je l'ai toujours dite, en bien comme en mal ! Je vous racontais donc que Simonnet m'a menée promener un dimanche, n'est-ce pas ? D'abord il m'a conduite dans ce qu'on appelait un parc, où il y avait des fleurs, des arbres, de l'eau avec des canards et des ponts dessus, des allées avec des voitures et aussi des bancs, si pleins de monde que jamais je n'ai pu m'asseoir.

« — Que dites-vous de ça, belle-mère ? qu'il me demandait, pensez-vous encore que nous n'avons pas de jardins ?

— Un jardin, ça ? vous vous moquez de moi, mon gendre ; il n'y a pas seulement une tête de chou ; pour sûr je ne le changerais pas contre un de chez nous !

— C'est chacun son goût, belle-mère ; mais puisque ceci ne vous plaît pas, je veux vous montrer les boulevards. »

Il m'a alors fait marcher si longtemps qu'il me semblait que mes jambes me rentraient dans le corps ; enfin nous sommes arrivés dans une rue large et où il y avait tant de train, tant de voitures, tant de gens, que j'en ai eu la tête toute cassée. Simonnet a voulu me faire passer de l'autre côté de cette rue. Seigneur ! Seigneur ! J'ai cru que mon dernier jour était arrivé : devant moi, derrière moi, à côté de moi, des têtes de chevaux, c'était épouvantable ; et quand nous avons été sur le trottoir, comme ils disent, j'étais toute tremblante.

« — A présent, ma belle-mère, regardez-moi ce spectacle, dit Simonnet : dans le monde entier il n'y a rien de plus beau. »

Il avait l'air plus fier qu'un coq, et pour ne pas le désobliger j'ai regardé les maisons, si hautes qu'elles ne doivent pas être bien solides, et les balcons avec des lettres d'or, et les femmes habillées comme pour des mascarades, et tout ça, et je lui ai dit :

« — Mon gendre, emmenez-moi d'ici, je vois le diable sortir par tous les coins ! »

— Est-ce que vous l'avez vu vraiment, Salomé ? s'écria Jeannot.

— Je voulais dire que je voyais le mal courir par la rue, reprit la vieille femme d'un ton sévère, tandis que Jenny disait, en se tournant vers son mari :

— Ne l'interromps donc pas toujours comme ça, Jeannot.

— Simonnet n'a pas trouvé mon idée de son goût ; il m'a dit avec un air de pitié :

« — On voit que vous venez d'un village de la Suisse, belle-mère. »

Et je lui ai répondu :

« — Certainement que j'en viens, mon gendre, et je m'en vante. »

Comme j'étais si fatiguée, nous sommes revenus à la maison dans un omnibus, traîné par trois chevaux ; je n'avais plus peur, car je pensais : Si nous écarions quelqu'un, ce ne sera toujours pas moi. A la maison, Joséphin a raconté à Lina que je n'avais rien admiré ; ils ont

riensemble; je me suis fâchée, et c'est alors que nous avons commencé à nous disputer. Chaque fois que je disais à ma fille ce qui me déplaisait, elle me répondait :

« — Vous avez des idées de l'autre monde, maman. »

Moi je reprenais :

« — Ce sont les bonnes, ma fille. »

Et nous n'en finissions pas. Et puis on mangeait toutes sortes de choses qui ne me reve-raient pas, et le jour où j'ai découvert que le lait n'était pas comme celui de nos vaches, je me suis décidée à partir. — A présent, donnez-moi ma clef, Jenny.

— Restez chez nous jusqu'à demain, Salomé.

— Non, non, je veux dormir dans mon lit! Est-il heureux que je l'aie encore? Là-bas, j'en avais un si étroit que toutes les nuits je rêvais que j'étais dans mon cercueil... un vilain rêve, pour sûr.

— Et la maison, Salomé, si vous l'aviez trouvée vendue?

— Oh! je ne craignais rien, Jeannot; je savais que du train dont vous faites les choses, vous n'auriez encore trouvé moyen de l'offrir à personne.

— Ça c'est bien vrai, dit Jeannot Leblanc d'un air de parfaite conviction.

Ils l'accompagnèrent dans sa demeure, dont les murs étaient déjà tout tendus de toiles d'araignées, puis ils la laissèrent seule avec une lanterne et s'en retournèrent chez eux, à la clarté des étoiles, en se réjouissant de voir venir le jour, qui leur permettrait d'aller raconter, dans tout le village, l'étonnante nouvelle du retour de Salomé.

Pauvres rochers! — Un alpiniste enragé raconte ses exploits :

— A ce moment, dit-il, sous une rafale, nous rasions les rochers!...

■ — Ah! Eux aussi?

NOUTRA VILLHA LINGUA¹

(AIR : J'aime mieux ma mie, ô gué!)

Brava dzein daô biau canton
Qu'aman noutra lingua,
L'é por vo qu'é ma tsanson;
A quoui me fâ bringua.
Por ne tsanta qu'eïn français
Todzo reveri tot net :
J'amo lo patoi, o gay!
Noutra villha lingua.

Dé Bernois, dé fédérao
Dé dzein d'Allemagne,
Ameran pianta tsi no
Leu lingua'a tsecagne;
Fao leur riposta crin, cra :
Vouardi pi voutré ia, ia,
Viva lo patoi, o gay!
Noutra villha lingua.

Lé menistré daô présein,
Ein tsaquê veladzo,
Pridzé coumeïn daï saveïn.
Ma lé bin damâdzo
Que nion dè ti elliaô novi
Ne voillhan der' avoué mi :
Viva lo patoi, o gay!
Noutra villha lingua.

On bau iadz' ein paradis
(Lo bon Diu no baillo)
Reveran elliaô daô pays
Lé z'anchan dè pallo.
Ah! què gran bin mè fara
De lé z'oura cantiqua,
Dein leu villha lingu'o gay!
Dein leu villha lingua.

Eh! dzouvena daô pays
Te sari bravetta

¹ L'aimable chanson ci-dessus nous est adressée par un de nos abonnés et ami fidèle du patois. Nous l'en remercions vivement.

De subia aô z'étrandzi
Que contan fleuretta :
Voûtra lingua, voûtr' ardzein
Et voûtra mau... n'eïn vu rein,
J'ama lo patoi, ô gay!
J'ama mi ma lingua.

(Ora, de tou lou papei)
Que tsaque senanna
Dein lè tiosquê, lè cafeï,
Boutafrou Louzana,
Me muso que lo *Conteu*
Ein é bin la « fina fleu »,
Avoué son patoi, o gay!
Avoué noutra lingua!

Mars 1914.

J. J.

DE L'EMPLOI DES ADJECTIFS

Tous les lecteurs de journaux auront sans doute été surpris et peut-être peinés, de la quantité d'adjectifs consommés par la presse quotidienne. Prenez par exemple une nécrologie, le compte rendu d'un concert ou d'une quelconque festivité, vous y trouverez, en veux-tu, en voilà, des « distingué », des « remarquable », des « admirable », des « étourdissant », des « inimitable », des « éminent », des « éloquent », des « brillant », des « sympathique », des « généreux », des « énergique », des « vaillant », des « courageux », des « hardi », des « harmonieux », des « pétulant », des « vibrant », des « lyrique », des « magistral », des « phénoménal », etc., etc.

Et le bon public absorbe tout cela sans sourciller, comme si c'était des croûtes dorées!

Longtemps, je fus comme le bon public et quand on me parlait d'un pianiste renversant ou d'un poète insondable, je gobais la pilule.

Seulement, à la longue, il m'est venu de la méfiance. Je me suis dit :

— Nous sommes de braves gens, c'est entendu, mais il n'est pas possible que nous soyons tous aussi mirobolants que cela!

Et j'ai couru chez mon ami, le journaliste.

Ah! non, mais ce qu'il s'est gondolé, mon ami le journaliste, quand je lui eus exposé mes scrupules!

Il riait, il riait!...

Finale, il m'a dit :

— Fiche-moi le camp, tiens, t'es trop bête!

Le soir même, il m'adressait la lettre que voici :

« Mon cher,

» Pardonne-moi le mouvement de vivacité de tout à l'heure. Pour te prouver que je ne te garde pas rancune, voici un *vade mecum* qui te facilitera désormais la lecture des journaux. J'intitule cela : *De l'emploi des adjectifs dans le journalisme contemporain*.

Sympathique : S'emploie à tort et à travers, indistinctement. Ne pas se gêner, car on est toujours plus ou moins sympathique à quelqu'un.

Distingué : Très recommandé pour la sauce des chroniques judiciaires. Le « distingué » défenseur reprend... Le « distingué » représentant de la partie civile proteste avec véhémence... Le « distingué » substitut du procureur-général réclame du jury un verdict impitoyable... Ça ne coûte que la peine de l'écrire et ça fait plaisir à la magistrature!

Vaillant : S'applique, on n'a jamais su pourquoi, aux fanfares, chorales, orphéons, etc.

Splendide : Se dit en parlant des concerts... auxquels le reporter n'a pas assisté. Le « splendide » concert d'hier soir fera certainement date dans les annales musicales de notre ville... Avec ça, on est au moins sûr de ne pas s'attirer de désagréables rectifications.

Honorable : S'applique aux gros légumes.

Vertigineux : Se dit en général des pianistes aux muscles très résistants.

Sublime : Très répandu aussi. Le sublime artiste a soulevé dans la salle des tempêtes

d'applaudissements... La voix de la sublime cantatrice a conquis d'emblée l'assistance... Signifie que l'artiste ou la cantatrice ont satisfait à leurs obligations professionnelles, qui consistent à jouer ou à chanter convenablement.

Il y en avait ainsi plusieurs pages. Et la longue lettre se termine par ces mots :

« Que veux-tu, mon cher, c'est comme cela.

Le bon sens s'en va grand train, remplacé par la vaine gloriole. L'« éminent citoyen » est très répandu; l'« homme » tout court, dans la belle acception du vocable, devient de plus en plus rare.

» Cordialement à toi. »

Et dire qu'il est encore des gens pour lire les journaux!

M.-E. T.

CHEZ LES TOUT PETITS

PARMI les institutions philanthropiques et sociales, très nombreuses, créées un peu partout — et notre pays n'est pas en retard en ce domaine — les *Crèches* sont bien des plus intéressantes. Ne méritent-ils pas, en effet, toute la sympathie et l'appui du public, ces établissements où, durant la journée, les petits, qui ne sont pas encore en âge d'aller à l'école et de qui les parents, appelés à leur tâche quotidienne, ne peuvent s'occuper, trouvent un asile où veille sur eux une sollicitude quasi maternelle?

Les délicieux vers que voici, de Clovis Hugues, plaident éloquemment la cause des *Crèches*, dont la tâche est toujours plus grande et belle et les besoins toujours plus pressants.

Visite à une crèche.

Oh! les gentils bébés des crèches!
Groupe charmant et querelleur!
Tout le rose duvet des pêches
A neigé sur leur joue en fleur.
Ils sont là, tout joufflus, si drôles,
Avec leurs grands yeux pleins de ciel,
Que l'on croit voir à leurs épaules
L'aile joueuse d'Ariel.
Doux envollement d'âmes blanches!
Innocence éclore en chansons!
On dirait, dans la paix des branches,
Une querelle de pinsons.
Les nouveau-nés, cher petit monde,
Dorment avec un nimbe au front,
La tête adorablement ronde
Dans la fraîcheur du bonnet rond.
L'édredon fin qui les protège!
Les coussins clairs et dentelés
Se creusent en vague de neige
Derrière les cous potelés.
Le rideau léger se soulève
Autour du berceau frémissant,
Comme si les anges du rêve
Le baisaient d'un souffle en passant.
La main dodue, à moitié close,
Plus frêle-encore qu'un liseron,
Effleure d'un tremblement rose
Le ventre blanc du biberon.
Ils ont quinze jours, trois semaines,
L'aube à peine leur apparaît.
Pauvres mignonnes fleurs humaines
Que le moindre vent briserait!
Hiver, été, dans la mansarde,
C'est toujours la même saison,
La mère travaille : on les garde :
Ils seraient seuls à la maison!
Cela gambade, caracole,
Pleure en tombant, retombe exprès,
Improvise des ponts d'Arcole,
En franchissant des tabourets.
Vacarme! bataille! équipées!
Chacun s'escrime à sa façon.
Quand ils ont tué les poupées,
Le parquet est rouge de son.
Mais, c'est le tour de la clémence,
Tout s'épanouit en gaieté :
Le gazouillement recommence,
Les berceaux dorment à côté.